



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,

PRÉCÉDÉS DE SON HISTOIRE,

PENDANT LES ANNÉES 1823 ET 1824.

~~~~~  
TOME TROISIÈME.  
~~~~~

PARIS,

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,

Rue des Saints-Pères, n° 46, en face la rue Taranne,

ET CHEZ DESBEAUSSEAUX, LIBRAIRE, QUAI MALAQUAI, n° 15.

~~~~~  
1825.

## NOTICES

*Sur les Membres et Correspondans de la Société Linnéenne morts pendant le cours des années 1823 et 1824; par M. THIÉBAUT DE BERNEAUD, Secrétaire perpétuel.*

---

LE 26 janvier 1823 mourut à Berkeley, dans le Gloucestershire, en Angleterre, au lieu même où il reçut le jour, le 17 mai 1749, EDOUARD JENNER, docteur en médecine et en chirurgie, membre honoraire de la Société Linnéenne, et des plus illustres corps savans de l'un et l'autre hémisphères.

Cet homme modeste, essentiellement charitable, qui fut toujours sobre, loyal et bon ami, fit ses premières études à Cirencester, et en 1770, HUNTER, le plus grand anatomiste de l'Angleterre, le reçut au nombre de ses élèves, et se fit un honneur de le regarder par la suite comme l'un de ses amis les plus intimes. Le brillant succès qu'il obtint, la carrière plus brillante encore qui s'ouvrait devant lui, ne purent lui faire oublier les charmes de la vie champêtre, ni les tendres affections de famille. Il résista à toutes les offres avantageuses qu'on lui fit, pour demeurer dans ses pénates, auprès d'un frère qui lui avait prodigué les soins d'un père, dès les premières années de sa vie; pour vivre dans la simplicité et l'étude.

En 1788, il se maria et cessa d'exercer la chirurgie,

afin de se livrer à la médecine et à la culture des sciences naturelles. Ce fut alors qu'il éclaircit un point d'ornithologie jusque là très-douteux, relativement au coucou (*Cuculus*). Il s'est assuré, comme ARISTOTE l'a dit positivement (1), que cet oiseau ne prépare point de nid, que la femelle confie ses œufs aux soins des bruans, des linottes, des traquets, des fauvettes, des lavandières et des farlouses, et que le jeune coucou, peu d'heures après sa naissance, jette hors du nid les petits des propriétaires légitimes (2).

Une autre observation, mais que je ne regarde pas comme aussi heureuse, est celle sur la migration des oiseaux. Ce phénomène, qui est lié aux autres lois de la nature, est attribué par JENNER à un changement d'organisation intérieure de l'oiseau, qui le pousserait, avec une force irrésistible et indépendante de toute circonstance extérieure, à chercher un lieu plus propice pour produire et élever une nouvelle famille. Je ne conçois pas un changement aussi singulier, aussi contraire à la vie organique; et malgré la forme aimable employée pour en rendre compte, je préfère encore, en attendant mieux, à cette explication, la vieille opinion qui attribue la migration à la puissance du froid et à l'absence de toute végétation, à l'approche de l'hiver, dans les contrées hyperboréennes. Je reviendrai sous peu sur cet objet.

(1) *Hist. des anim.*, VI, 7.

(2) *The natural history of the Cuckoo*, dans les *Transactions philosophical*, de Londres, année 1788; et dans le *Journal de physique* de ROZIER, année 1791, premier semestre, pag. 151 à 171.

JENNER a publié plusieurs mémoires importans sur l'art de guérir; les plus remarquables ont rapport à l'angine pectorale, dont il fit le premier connaître la cause la plus ordinaire, et à une maladie qui, dans les chiens, simule la rage et qui ne se communique point à l'homme. Mais la découverte de la vaccine qu'il fit en 1776, et qu'il annonça seulement au mois de juin 1798 (1), est son véritable titre à la gloire et à la reconnaissance de tous les hommes. On a voulu lui ravir cette espèce d'invention, ou du moins en atténuer le mérite, quand on a montré la maladie variolique des vaches connue dans les montagnes des Cévennes en France, de Benarès dans l'Inde, et dans quelques cantons de la Perse, de l'Allemagne et de la Russie, et l'opinion traditionnellement adoptée parmi leurs habitans que ceux qui gagnent cette maladie contagieuse sont par cela même préservés de la petite-vérole. Ces faits prouvent qu'il en est de la vaccine comme de plusieurs autres découvertes vers lesquelles l'esprit humain s'avance à la fois chez plusieurs peuples; mais qu'au génie seul qui les aperçoit est réservé l'honneur de les constater, de leur donner une existence publique, d'en rendre le bienfait universel : cette gloire est toute à JENNER, personne ne peut raisonnablement la lui contester. Qu'il ait devancé, si l'on veut, de quelques années, de quelques mois seulement, un

---

(1) *An inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccinae, a disease discovered in some of the western counties of England, particularly Gloucestershire, and known by the name of the Cow-Pox.* London, 1798, in-8°.

résultat auquel les progrès de la civilisation auraient conduit infailliblement plus ou moins tard : cela est possible; cependant il n'en restera pas moins l'homme privilégié qui le premier nous a réellement fait jouir d'un avantage que la nature, peut-être même que la paresse et l'insouciance semblaient vouloir réserver pour nos descendans.

Pendant quarante-sept ans JENNER fut occupé à étudier les effets de la vaccine, à en propager l'usage, et du sein de son lieu natal, qu'il ne quitta que deux fois, il eut la douce satisfaction de la voir adoptée en Europe, dans l'Asie, dans l'Afrique, dans les deux Amériques, partout, en un mot, où il y a des amis des hommes.

Le jour de sa mort, il était dans sa bibliothèque : c'est là qu'une attaque d'apoplexie termina à soixante-quatorze ans une vie tout entière consacrée au bien de l'humanité, à l'exercice des vertus domestiques. M. le docteur LOUIS VALENTIN a le premier publié une notice sur lui (1); le docteur BAHON, de Gloucester, qui a écrit sa vie en anglais et s'est chargé de publier ses nombreux manuscrits, a fait l'éloge de la notice de notre confrère M. VALENTIN, en disant qu'elle renferme tout ce qu'il y a à dire sur l'inventeur de la vaccine.



JEAN-MARIE-NICOLAS FRÉTEAU, docteur en médecine de la faculté de Paris, correspondant de la

---

(1) *Notice historique sur le docteur JENNER, suivie de notes relatives à sa découverte de la vaccine.* Nancy, 1823, 2<sup>e</sup> édit., 1824, in-8<sup>o</sup>.

Société Linnéenne et d'un grand nombre d'Académies nationales, naquit à Massac, département d'Ile-et-Vilaine, le 6 avril 1767, et mourut à Nantes, âgé de cinquante-six ans, frappé d'un coup d'apoplexie, le 9 avril 1823. Sa vie toute entière fut dévouée au soulagement de l'humanité souffrante, non-seulement comme médecin, mais encore comme chirurgien. Elève de HALLÉ, de CABANIS et de THOURET, de DESAULT et de CORVISART, il s'est acquis une bonne réputation et a mérité l'honneur de siéger auprès d'eux à la Société de médecine de Paris. Praticien expérimenté, il a consigné dans des ouvrages estimés (1) les résultats de ses observations et enrichi les recueils que publient les Sociétés médicales de Paris et de Montpellier d'une foule d'articles intéressans, propres à jeter un grand jour sur les maladies qui affectent l'homme dans les langes du berceau, pendant l'effervescence des passions et sous les glaces de l'âge. Plusieurs sont relatifs aux vers vésiculaires de la poitrine (2), aux polypes de l'utérus (3) et du rectum (4).

L'un des soutiens de la Société académique des sciences de Nantes, il eut l'honneur de la présider pendant quatre années. Un *Discours* remarquable qu'il prononça, en 1820, sur *l'agriculture considérée dans ses rapports politiques*, fait voir, dans un style

(1) Voyez le II<sup>e</sup> vol. des *Mémoires de la Société*, pag. cxxv.

(2) *Journal général de médecine*, rédigé par SÉPILLOR, tom. XLIII, pag. 121 et suiv.

(3) Même recueil, tom. XLVIII, pag. 251.

(4) Même recueil, tom. XLVII, pag. 3 et suiv.

élégant, dans les élans d'une âme généreuse et la noble indépendance d'un ami de la nature et de la vérité, l'influence immédiate que le premier, que le plus saint des arts exerce sur les mœurs et le sort des nations. Il y rattache des conseils applicables à la situation particulière des départemens de la Loire-Inférieure, du Morbihan et d'Ile-et-Vilaine, qu'il avait, l'année précédente, fait connaître dans des *Considérations sur l'état de la culture de la ci-devant Bretagne*. Adoptées par la Société académique de Nantes, ces considérations importantes furent adressées au ministère de l'intérieur, où elles sont demeurées stériles et inédites.

FRÉTEAU a trouvé dans son neveu, dans son ami, M. le docteur PRIOU, son successeur à la Société Linnéenne, un panégyriste digne de lui, digne de la science qu'il cultive avec succès. Dans son éloge, M. PRIOU nous le montre tel qu'il fut, bon, charitable, ferme, courageux, ami sincère de la patrie, doué de l'imagination la plus brillante et la plus féconde, unie à un esprit pénétrant, à un jugement prompt et solide, à des connaissances très-étendues, à une obligeance de tous les instans (1).

JEAN THORE, docteur en médecine, membre correspondant de la Société Linnéenne, associé de plusieurs autres Corps savans, naquit à Montlaut, près d'Auch,

---

(5) *Eloge historique de J.-M.-N. FRÉTEAU*. Nantes, 1823, in-8°. M. PRIOU s'est trompé lorsqu'il a dit que son oncle était né en 1765; FRÉTEAU lui-même m'a fourni le jour et l'année de sa naissance. Tous les autres détails sont très-exacts.

département du Gers, le 13 octobre 1763, de parens pauvres, mais vertueux. Par un travail assidu, un amour éclairé par les choses utiles, et une activité peu commune, il parvint à se faire distinguer par le professeur LATAPIE, qui revenait alors d'un voyage en Sicile, entrepris de compagnie avec le fils de l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*. LATAPIE lui donna des soins, et par suite son amitié. Le jeune THORE sut en profiter, et, soutenu par la générosité de son maître, il fit de brillantes études médicales, et fut reçu docteur en 1787.

Ses grades une fois obtenus, il se mit à explorer les landes qui s'étendent depuis l'embouchure de la Gironde jusques aux rivages de l'Adour, et dont les dunes empiètent chaque année de 23 à 24 mètres de terrain. Il rassembla dans ses courses des notes nombreuses et les premiers matériaux des ouvrages qu'il devait publier par la suite.

En 1792, il prit service dans les armées comme médecin. Il fut attaché à l'armée des Pyrénées orientales, et chargé des hôpitaux qu'on établissait à Dax département des Landes. Là, il prit, en 1797, une épouse digne de lui, et y fixa pour toujours sa résidence. Bientôt il fut lié de goûts et d'amitié avec BORDA, d'Oro, minéralogiste habile et déjà géologue, que cette science n'était pas encore créée, et avec tous les autres naturalistes habitant ce pays si curieux sous tous les rapports de la science.

Dans les momens qu'il ne devait point au soulagement des militaires souffrans, THORE, pour donner plus d'exactitude à ses recherches, employait son

temps à les corroborer par de nouvelles observations qu'il savait par plaisir rattacher à l'art de guérir et aux honorables fonctions qu'il lui imposait. Le premier ouvrage qu'il rédigea fut une esquisse topographique très-bien faite des environs de Dax (1). Le second, consacré à la botanique, fit connaître une foule de végétaux jusqu'alors échappés aux yeux des botanistes; il y montra parmi les plantes les plus communes celles des Alpes, qu'on ne pouvait supposer exister dans les Landes, mêlées à d'autres que l'on estimait seulement être indigènes au Portugal (2).

Les eaux thermales de Dax, de Tersüs, de Préchac et de Saubusse (3); les eaux minérales de Pouillon (4) et de Gamarde (5); les tourbes de Dax (6); les productions volcaniques des Landes (7); la mine de soufre de Saint-Bouès (8); la terre d'ombre de Aren-gosse (9), lui fournirent successivement des sujets importants d'études.

(1) Dans le *Journal de la Société de santé et d'histoire naturelle de Bordeaux*, tom. III, pag. 51 et suiv. Il est cité dans le recueil publié par la Société de médecine de Paris, tom. V, pag. 267.

(2) *Essai d'une Chloris du département des Landes*. Dax, an XI 803), in-8°. THORE en a laissé une nouvelle édition manuscrite sous le titre de *Flore tarbellienne*.

(3) En 1809; son mémoire a paru à Bordeaux, dans le *Bulletin polymathique*, tom. VI, pag. 389, 429, et VII, pag. 3, 37 et 75.

(4) *Journal de santé et d'histoire naturelle de Bordeaux*, tom. II, pag. 5 à 231.

(5) 1807 et en 1817, broch. in-8°.

(6) Inséré dans le *Bulletin polymathique*, en 1803, tom. II, p. 89.

(7) Voir le *Magasin encyclopédique* de MILLIN, tom. III de sa sixième année, pag. 163, et tom. IV de sa huitième, pag. 389.

(8) *Magasin encyclopédique*, tom. V de sa septième année, p. 109.

(9) *Bulletin polymathique*, tom. IV, pag. 300.

En 1817, il donna la description d'une machine nommée *Barau*, propre à la pêche de toutes sortes de poissons de rivière (1), inventée par Louis CAZUMAJOUR, surnommé *Salmonic*, de Peyrehorades, que l'ingratitude laissa mourir dans l'indigence en 1809.

THORE publia, en 1810, sous le titre de *Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*, un aperçu topographique, physique et médical des côtes occidentales de ce golfe, depuis le bassin d'Arcachon, si souvent le théâtre d'horribles naufrages, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où l'on parle avec pureté l'idiôme basque. Cet espace de 100 kilomètres (25 lieues) de longueur, sur 16 à 20 kilomètres (4 à 5 lieues) de large, était alors encore vierge relativement aux recherches en histoire naturelle; aussi notre observateur y a-t-il recueilli d'excellens détails statistiques, des remarques fort curieuses en botanique, en géologie et en zoologie, des faits curieux sur la culture du pays et sur les mœurs de ses habitans (2).

En 1812, THORE jeta un nouveau coup d'œil sur les landes (3) : ce fut le dernier écrit qui fut imprimé sous ses yeux. Il rédigea des *Notes pour servir à l'ichthyologie fluviale et maritime du département des Landes*, puis un *Tableau des champignons comestibles et vénéneux* du même pays, suivi des moyens de remédier aux accidens occasionés par celles de ces substances qu'il est dangereux de manger. Ces deux

(1) Bordeaux, 1807, broch. in-8° avec une planche gravée.

(2) Un vol. in-8° avec une carte.

(3) *Bulletin polymathique*, tom. de 1812.

manuscripts, que j'ai déposés aux archives de la Société, renferment, le premier, des renseignemens utiles sur les poissons, et plus particulièrement sur l'alose, la fausse alose, le saumon, ainsi que sur la pêche, et une nouvelle espèce d'engin due à JEAN CASCAIL, dit *Petiton*, de Saubusse, qui l'inventa en 1792 (1).

Le second ouvrage inédit est une espèce d'instruction que THORE destinait aux habitans du département des Landes, dont plusieurs, chaque année, paient de leur vie l'ignorance où ils sont des espèces de champignons comestibles et de celles qui sont vénéneuses. Il a suivi la classification du *Synopsis fungorum* de l'illustre M. PERSOON. Dans l'énumération des espèces, THORE en décrit quelques-unes de nouvelles qu'il n'a malheureusement point accompagnées de figures coloriées. Il nous apprend que, malgré sa nature vénéneuse, l'agaric verruqueux (*Amanita rubescens* P.) est avidement recherché par quelques gourmets comme préférable à tous les autres champignons. Ils le mangent assaisonné, ou bien mêlé avec des œufs, après l'avoir fait griller et forcé à se dépouiller de son eau. Ses conseils, dans le cas d'empoisonnement, consistent à faire évacuer le champignon, à remédier aux accidens nerveux par les antispasmodiques, puis enfin à rétablir l'équilibre de tout le système par les toniques et les cordiaux.

Lors des événemens désastreux de 1815, notre sa-

---

(1) Ce manuscrit est accompagné de deux dessins : l'un représentant une murène jetée par la tempête sur la côte du cap Breton; l'autre est le cascail.

vant naturaliste se vit contraint à quitter les champs de l'observation qu'il savait parcourir avec gloire et au profit des hommes, pour se livrer au triste métier de maître d'école. Privé d'un emploi qu'il honorait, en butte aux passions haineuses des méchans, aux sourdes menées de l'esprit de parti, il dut, *par ordre*, cesser la médecine, s'éloigner de Dax, abandonner ses livres, ses collections d'histoire naturelle, et se reléguer dans un village (à Saint-Vincent) avec sa nombreuse et respectable famille, où cinq et six fois par an il était, durant quinze ou vingt jours de suite, claquemuré par suite des débordemens de l'Adour.

C'est dans cette retraite, que ses vertus, ses cheveux blancs, ses connaissances profondes et variées, sa philosophie et son amour pour la vérité, rendaient vénérable au petit nombre d'amis qui osaient la visiter, que THORE traça quelques pages pour ma *Bibliothèque physico-économique* (1), dans lesquelles il s'occupe encore de considérations sur l'agriculture des Landes; et pour offrir à la jeunesse studieuse un *Tableau raisonné de l'histoire ancienne et moderne*, où tous les événemens mémorables, depuis les jours de tradition écrite jusqu'à l'année 1815, sont exposés avec simplicité, indépendance, et une connaissance solide du cœur humain. Cet ouvrage utile, je l'ai lu, et je le trouve fort bien fait : il est demeuré manuscrit.

Né sans fortune, THORE exerça la médecine pour vivre, puis il courut forcément la carrière pénible de l'éducation publique pour soutenir sa famille et sa-

---

(1) Voyez le tom. II de l'année 1815, pag. 217 et suiv.

tisfaire aux premiers besoins de la vie à un âge où ses travaux littéraires auraient dû lui avoir assuré une existence indépendante, si le talent était préféré à l'intrigue, à l'esprit de bassesse. Le bonheur l'a fui constamment depuis l'année fatale de sa destitution; malgré les efforts les mieux soutenus et la résignation la plus entière, il eut la douleur de s'apercevoir que rien ne pouvait plus lui réussir. Il n'avait de consolations que dans l'amour de ses deux filles, dans les succès de son fils aîné, dans le bien qu'il avait fait et dans le calme de sa conscience. Il souffrait peut-être moins encore de ses propres malheurs que de ceux de sa patrie qu'il idolâtrait. Enfin une apoplexie foudroyante l'enleva sans douleur le 27 avril 1823, laissant à sa famille l'exemple de ses vertus, de sa rare bonté, de sa patience, et à ses amis le soin de soutenir l'honneur de son nom.

Un genre de la famille des conferves et voisin des batrachospermes lui a été dédié par M. BORY DE SAINT-VINCENT (1), son plus ancien ami. L'on n'en connaît encore que quatre espèces, dont une abondante dans les rivières de France, le *Thorea hispida*, fournit une couleur sur laquelle THORE a publié un mémoire (2).



ANTOINE-PIERRE DELALANDE, naturaliste-voyageur  
attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris,

(1) *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, tom. XII.

(2) *Sur la conferve velue, et sur la couleur qu'on peut en extraire*; mémoire inséré dans le *Magasin encyclopédique*, tom. VI, pag. 403, de sa cinquième année, et *Bulletin polymathique*, tom. II, pag. 313.

membre de la Société Linnéenne, correspondant de l'Académie des sciences de Russie et chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit à Versailles le 27 mars 1787. Formé par son père et par les professeurs de l'établissement du Muséum, les préparations d'animaux lui devinrent bientôt si familières qu'il surpassait les plus habiles, et comme à ce mécanisme il joignait des connaissances variées et solides, il fut chargé de recherches en histoire naturelle, et fut d'abord envoyé en Espagne et en Portugal, puis sur les côtes de la Méditerranée et au Brésil. Ces missions, remplies avec succès, lui en firent confier une bien plus importante pour l'Afrique australe, dont les résultats importants sont bien au-dessus de ceux beaucoup plus vantés des illustres voyageurs KOLBE, SPARMANN, PATERSON, LE VAILLANT, BARROW, DANIEL, etc.

Pour satisfaire à la nouvelle obligation imposée à son zèle, il quitta Paris au mois d'avril 1818, se dirigeant sur le cap de Bonne-Espérance, où il arriva le 8 août suivant. Une première excursion faite le 11 novembre à l'est de ce cap, le long d'une chaîne de hautes montagnes de grès ou de granit, dans un pays habité par des Hottentots, faillit lui être fatale. Une armée de 10,000 Cafres qui s'avancait sur la colonie anglaise, et répandait partout l'épouvante et la mort, vengeant de la sorte l'insulte faite à leur territoire, le contraignit à rétrograder à marche forcée par une sécheresse extraordinaire, même entre le 33 et le 34° degré de latitude australe.

Sa seconde expédition, commencée le 5 juillet 1819, dirigée au nord en suivant la côte, s'étendit jusqu'à la

rivière des Eléphants qui se perd dans l'Océan, à environ 2° 59' de la ville du Cap, et entre autres objets qu'il en rapporta, je dois citer un énorme hippopotame dont la peau et le squelette sont dans les salles du Muséum.

Une troisième course, entreprise le 2 novembre 1819, embrassa le pays qui va depuis Algoa-Bay jusqu'à la rivière de Keiskama, et dura huit mois. C'est là principalement que DELALANDE fit d'abondantes récoltes en insectes rares, en oiseaux et quadrupèdes inconnus ou très-mal décrits.

Après deux ans de séjour dans le pays des Cafres, il reçut l'ordre de quitter l'Afrique; il partit le 1<sup>er</sup> septembre 1820. « Jamais exilé, disait-il en racontant cet » événement, n'éprouva plus de regret en quittant le » sol natal, que je n'en éprouvai lorsqu'il fallut se résoudre à m'éloigner de cette terre au moment même » où je me proposais de visiter des contrées tout-à-fait » ignorées, et lorsque le succès que je venais d'obtenir me donnait l'espoir d'appliquer à de nouvelles » découvertes des connaissances déjà acquises sur les » objets si variés et si intéressans que le règne animal » présente dans cette partie du globe. Quoique mes » espérances aient été déçues, quoiqu'il ne m'ait pas » été permis d'explorer cette contrée, objet de mes » vœux, je me console en pensant que mes travaux » auront contribué à détruire quelques erreurs et à » éclairer quelques points de la science. »

Les objets rapportés par DELALANDE sont en effet des plus nombreux et offrent une masse des plus riches en faits nouveaux. Sa collection de crânes hu-

maines donne d'une part une suite non interrompue de dégradations depuis l'Asiatique, qui vit dans la mollesse, jusqu'au Makoia, chez qui l'angle facial est très-aigu; de l'autre, une série d'augmentations depuis le Bochisman, vivant dans les haies, jusqu'à l'Hotlontot, habitué à la chasse et à nourrir les troupeaux dont il boit le lait; et depuis le Namaquois jusqu'au Cafre, dont toute l'anatomie porte l'empreinte de la force et de l'énergie physique poussées à l'extrême.

Les autres parties de la zoologie se composent de 13,405 individus appartenant à 1620 espèces, savoir : 228 mammifères, 2205 oiseaux, 322 reptiles, 263 poissons, 10,000 insectes et 387 mollusques. Plus, 122 squelettes tous préparés.

En minéralogie, on a compté 300 échantillons fort intéressans pour le géologue, qu'ils avertissent de la constitution des montagnes et de la nature des roches de l'extrémité australe de l'Afrique.

En botanique, DELALANDE avait recueilli vivans les 6000 végétaux dont est composé son herbier; mais il a eu la douleur de les voir périr dans les hautes montagnes qui séparent le mouillage de False-Baie, où l'attendait la frégate qui devait le ramener en France, de la baie de la Table, voisine de la ville du Cap, où ces précieux objets étaient rassemblés. Il n'a rapporté avec son herbier, que 589 ognons parmi lesquels treize sont signalés comme nouveaux, et des sachets de graines se rapportant à 251 espèces.

Comme on le pense bien, d'après ces brillans résultats, DELALANDE déploya durant ce voyage une activité qui dut étonner et étonna réellement dans un

climat aussi ardent ; mais ce qui le distingua le plus, ce furent son obligeance pour ses guides, sa réserve avec tout le monde et sa grande modestie : aussi y eut-il de toutes parts empressement égal à lui être utile et à seconder l'intérêt qu'il savait inspirer pour ses recherches.

De retour en France à la fin de l'année 1820, il reçut, le 23 mai 1821, la décoration de la Légion-d'Honneur, qu'avait sollicitée pour lui M. DES ESCOTAIS, agent de France au cap de Bonne-Espérance. Ses travaux, son zèle, son dévouement sans bornes, les services éminens qu'il venait de rendre à l'histoire naturelle, réclamaient d'autre récompense : il ne l'obtint point. Cette ingratitude, si commune de nos jours, mais à laquelle il avait tant de droits d'échapper, a retardé indéfiniment la narration de son voyage ; elle lui a causé un chagrin profond qui aggrava singulièrement la maladie cruelle dont il puisa le germe sous un ciel brûlant et dans le mauvais air qu'il respira en disséquant une baleine de 24 mètres et demi de long échouée sur la côte près du Cap, un hippopotame énorme près des marais qui bordent le Berg-River, et un rhinocéros bicolore sur les rives du Groote-Vis.

DELALANDE mourut à Paris le 27 juillet 1823. Le lendemain sa dépouille mortelle fut conduite au cimetière de l'Est par une députation de Linnéens et d'un grand nombre de naturalistes, tous profondément affligés d'une perte aussi sensible. Après la funèbre cérémonie, que la pluie rendait plus triste encore, je prononçai sur sa tombe les mots suivans :

« Victime de son zèle éclairé pour les sciences na-

turelles et du dévouement le plus entier, le plus héroïque pour en étendre les connaissances; pour en augmenter les richesses; victime d'une âme ardente qui ne calculait rien quand il s'agissait de recherches utiles, de conquêtes nouvelles, notre confrère vient de trouver la mort à la fleur de l'âge, alors que, de retour dans sa patrie, il devait tout attendre de la reconnaissance des hommes instruits, et jouir du repos si glorieux, si justement acquis après tant de travaux, après tant d'efforts généreux, de fatigues et de dangers. Une maladie longue, une maladie cruelle a rompu la trame de ses jours; elle prive la Société Linnéenne d'un membre qu'elle comptait avec orgueil; elle prive chacun de nous d'un confrère essentiellement ami; elle prive l'État d'un bon citoyen, et sa famille de celui qui faisait son plus bel ornement. Que les jaloux se taisent! ils n'ont plus à craindre son activité bouillante, sa probité sévère: qu'ils reprennent la trace de ses pas, qu'ils fassent ce qu'il a fait si généreusement, ce qu'il méditait de faire encore, et son ombre leur pardonnera de l'avoir si mal récompensé. Quant à nous qui fûmes ses véritables amis, nous conserverons le souvenir de ses nobles services, nous louerons les belles qualités dont il nous a donné l'exemple, et nous tâcherons de l'imiter dans tout ce qu'il a fait de bien et d'utile pour la science, pour le profit de l'humanité; nous le ferons, parce que c'est un devoir sacré à remplir, nous le ferons pour nous rendre à nos yeux dignes du beau titre d'hommes.

» Va en paix, DELALANDE, va rejoindre ton vertueux père, et les hommes illustres qui, comme toi,

surent faire le sacrifice de leur vie à l'avantage des autres; entends le dernier adieu de tes confrères fidèles, et compte qu'ils ne négligeront aucune circonstance pour te rendre hommage, pour redire les services que tu as rendus aux sciences qu'ils cultivent par goût, par plaisir, et sans aucune autre vue d'ambition que celle de payer leur dette à la patrie, à l'humanité. Adieu ! »

On a donné le nom de DELALANDE à un nouvel animal nocturne, mammifère, digitigrade, carnassier (le *Proteles Lalandii*), voisin des civettes et des hyènes, qui vit au fond de la Cafrerie dans des terriers, et que ce naturaliste a le premier découvert et même fait connaître aux naturels du pays (1).

JOSEPH-FRANÇOIS CORRÉA DE SERRA naquit à Serpa, ville forte du Portugal, en 1750, fils d'un bon propriétaire et jurisconsulte qui, voyant en lui des dispositions précoces, le conduisit à Rome, puis à Naples, où il le plaça sous la tutelle de l'abbé GENOVESI, savant recommandable qui forma bon nombre de sujets distingués, et fût un des premiers à propager en Italie les hautes lumières de la philosophie. Après ses études, CORRÉA revint à Rome, entra dans les ordres et s'occupa de recherches sur les antiquités. Ce goût se prend aisément dans la ville éternelle où tant de souvenirs sont attachés aux moindres monumens, et où

---

(1) Voyez-en la description par M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE, *Mémoires du Muséum*, tom. XI, pag. 354 et suiv.

toutes les conversations roulent sur les faits et gestes du passé, sur les arts, et rarement sur les sciences naturelles qui, à cette époque, comptaient peu d'initiés. Cependant les plaisirs de la botanique surent aussi séduire le jeune CORRÊA; il s'y adonna avec tant de zèle qu'il acquit bientôt le droit d'être cité comme autorité dans cette belle partie de l'histoire de la nature.

Les sciences et les arts étaient alors exilés du Portugal; le fanatisme les comprimait sous le joug de fer de la barbarie. CORRÊA, de retour, en 1777, dans sa patrie, voit avec horreur cette affreuse situation; son cœur s'en indigne, il ose élever la voix: on l'écoute, et après deux années d'efforts il obtient la création d'une académie des sciences, dont il fut nommé secrétaire perpétuel en 1780; il obtient de plus l'établissement d'une imprimerie, d'un cabinet d'histoire naturelle, d'une chaire de physique expérimentale, et d'un laboratoire de chimie. Une semblable révolution étonna Lisbonne, étonna tout le Portugal. Elle en produisit une autre non moins surprenante; ces mêmes hommes qui naguère tiraient vanité de ne point savoir signer leurs noms, qui mesuraient avec orgueil la distance qu'un titre, souvent acheté par de honteuses, par de criminelles complaisances, ou qu'un peu d'or avait mise entre eux et leurs semblables, recherchèrent avec empressement leurs entretiens, osèrent se familiariser avec eux, et, qui plus est, solliciter l'honneur de siéger sur les mêmes banes. L'enthousiasme créa des prodiges; en peu de mois il sortit des presses de l'Académie des ouvrages remarquables sur la législation, l'économie politique, l'agriculture, l'astronomie; sur la lit-

térature et l'histoire nationales. Dans le nombre, on remarquasurtout la collection de précieux manuscrits que CORRÊA publia sous le titre de *Colleccao de livros ineditos de historia portugueza dos reinados de Joao I, Duarte, Affonso V e Joao II*, dont il n'a donné que trois volumes in-fol. imprimés en 1790, 1792 et 1793, in-4°.

La botanique ne fut pas oubliée; si l'amour de la patrie portait CORRÊA à approfondir l'histoire du Portugal, l'amour des sciences naturelles l'excitait aussi à payer un large tribut à la description des plantes et à leur examen physiologique. Il s'occupa moins à fixer leur distinction qu'à chercher les lois qui les associent entre elles.

Mais tel est le sort des choses les plus utiles, le mal parvient à tout envenimer; comme l'onde qui creuse le roc le plus dur en tombant goutte à goutte. Tant de succès remportés par les lumières devaient nécessairement irriter ceux qui ont intérêt au triomphe de l'ignorance, des préjugés, et pour qui les horreurs de l'inquisition sont un besoin de tous les instans. Ils travaillèrent long-temps en secret et préparèrent par tous les moyens la ruine de celui qui avait, comme par enchantement, dessillé tous les yeux, qui avait réveillé le feu sacré, qui l'entretenait par son zèle, par son désintéressement, par ses profondes recherches, par les services qu'il rendait chaque jour à la jeunesse studieuse. Leurs criminels projets éclatèrent en 1786, au moment où l'intolérance religieuse, armée de torches et de poignards, brûlait, ensanglantait tout le Portugal; où le sort affreux des villes d'Avis et de

Souzel menaçait la civilisation entière ; où l'agriculture persécutée voyait les campagnes qu'elle avait rendues fertiles, désolées par la famine, se couvrir de buissons et de ronces. CORRÉA dut fuir le glaive homicide qui le poursuivait ; il vint en France, et se lia bientôt de la plus étroite amitié avec AUGUSTE BROUSSONNET, qui devait plus tard être, à son tour, puni du bien qu'il faisait alors aux hommes.

En 1783, CORRÉA partit pour le Piémont, d'où il revint en Portugal en 1789, sans le moindre ressentiment contre ses persécuteurs, qui avaient enfin perdu leur fatal crédit. Il reprit ses habitudes scientifiques, et prépara dans le silence les matériaux des ouvrages qu'il devait plus tard déposer sur l'autel du génie de l'histoire naturelle.

En 1793, menacé par les fauteurs des excès de la révolution, délaissé par ses propres amis, trop lâches pour lui faire un rempart de leurs corps ; poursuivi par quelques-uns de ceux mêmes qui avaient sollicité l'honneur de siéger parmi ses confrères, le fondateur de la Société Linnéenne de Paris quitta la France et se rendit à Lisbonne auprès de son ami CORRÉA DE SERRA. L'accueil qu'il en reçut l'indemnisait d'une partie de ses chagrins. Il fut surtout sensible à la distinction qu'il obtint de l'Académie, qui avait ordonné qu'il serait logé et nourri dans son palais ; et en particulier de tous ses membres, qui cherchaient à l'envi l'un de l'autre à lui donner chaque jour de touchans témoignages de leur estime. BROUSSONNET, justement séduit par un bonheur aussi inattendu, se flattait d'en jouir en paix, et de se livrer, sous l'égide de la bonne ami-

tié, aux charmes de l'étude qui console de tout, quand ses ennemis osèrent l'accuser, non-seulement des crimes dont il était la victime, mais encore de jeter les germes d'une révolution politique au sein même du Portugal, où il recevait l'hospitalité. BROUSSONNET fut contraint de se réfugier en Afrique, sur la terre que le glaive musulman inonde de sang et peuple d'esclaves qu'il va de nuit arracher aux plages européennes. CORRÉA, qui avait donné à cet illustre proscrit des preuves si grandes et si publiques de la plus tendre affection, si vit enveloppé dans les mêmes persécutions et obligé, en 1796, de mendier un asile aux Anglais.

L'Académie des sciences de Londres se fit un honneur d'augmenter le nombre de ses membres en ouvrant son enceinte au savant Portugais. De son côté, CORRÉA enrichit les mémoires de cette compagnie de plusieurs dissertations, entre autres sur les forêts submergées de Sutton, dans la province de Lincoln (1), sur la fructification des algues (2), et sur le beau genre doryantes (3).

Au milieu de ce triomphe littéraire, la délation, qui

(1) *On a submarine forest, on the east coast of England*, inséré dans les *Transactions phil.*, vol. de 1799, page 145 à 156. Cette forêt fut découverte en septembre 1796; CORRÉA y reconnut parfaitement l'*Ilex aquifolium*, l'*Arundo phragmites*, etc.

(2) *On the fructification of the submersed algæ*, inséré dans les *Philos. transact.*, 1796, pag. 494 à 505.

(3) *On the Doryantes a new genus of plants from New-Holland next akin to the Agave*; inséré dans les *Trans. of Linn. Soc.*, vol. VI, pag. 218.

ne dort jamais, vint l'abreuver d'amertumes. Il quitta l'Angleterre en 1800, vint à Paris, évita ses compatriotes, et ne s'occupa que de sciences et de littérature. L'Institut l'associa à ses travaux le 11 décembre 1807. Son bonheur était de passer des journées entières au Jardin des plantes et dans les salles de botanique. C'est là qu'étudiant la belle famille des orangers (1), il a, selon l'expression de M. CUVIER (2), *donné de belles vues générales sur les raisons qui, liant ensemble certains organes, limitent nécessairement chaque famille dans des bornes déterminées.*

Comme il était persuadé que l'anatomie comparée des plantes pouvait seule nous mener à la connaissance solide de la valeur des caractères, qui résultent de la symétrie des parties, du port et de l'ensemble de la végétation, il reprit avec ardeur le travail qu'il avait entrepris à Londres, en 1797, sur la carpologie. Son but était de continuer la dissection et la description des fruits et des graines, si habilement commencée par GAERTNER, et de pénétrer pour ainsi dire dans le secret intime de leur organisation. Il s'en occupa sans prévention, sans épouser aucun système quelconque; il voulait réunir beaucoup de faits, les observer exactement, et déduire de leurs résultats généraux des règles

---

(1) *Observations sur la famille des orangers et sur les limites qui la circonscrivent*, insérées dans les *Annales du Muséum d'hist. nat. de Paris*, tom. VI, pag. 376 à 387; et *Caractères de l'Aegle et du Feronia*, insérés dans le tome V des *Mémoires de la Société Linnéenne de Londres*, pag. 218 et suiv.

(2) *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'en 1808*, pag. 307, édit. in-8°.

propres à ouvrir à la science de la nature de nouvelles routes, pour faire des progrès solides. Il en avait déjà saisi plusieurs, qu'il a exposés dans ses vues carpologiques (1); il espérait les pousser très-loin, quand la politique et ses cruels résultats le forcèrent à quitter ce champ qu'il fertilisait.

En 1813, les désastres de la France affligèrent son âme, et, comme il voyait que les passions haineuses préparaient de nouveaux malheurs, plus grands encore que ceux d'une coupable invasion; que les méchants soufflaient de toutes parts les tisons de la discorde, il voulut éviter la persécution qui atteignait jusqu'à l'homme studieux vivant dans la retraite; il se méfiait d'ailleurs de quelques Portugais qui, nouveaux caméléons, prenaient une livrée nouvelle, pensaient et agissaient d'une manière diamétralement opposée à ce qu'ils pensaient et faisaient la veille. Sa résolution fut prompte, il partit pour les Etats-Unis, et débarqua à New-Yorck, dont il visita les environs en botaniste avide de nouvelles conquêtes. Il se rendit ensuite dans le Kentucky, dont il étudia le sol calcaire et coquillier (2); il vit la chaîne des Alléghanys, qui présente

---

(1) *Observations carpologiques*, dans les *Annales du Muséum*, tom. VIII, pag. 59 et 389; tom. IX, pag. 283; — *De la différence des fruits entre les séries primitives des végétaux*, tom. IX, p. 151; — *Sur la germination du Nelumbo*, tom. XIV, pag. 74; — *Note sur la valeur du périsperme considéré comme caractère d'affinités de plantes*, tom. XVIII, pag. 206. Dans ces différens mémoires, CORRÉA a soumis à l'analyse la plus complète vingt-deux plantes.

(2) *Observations and conjectures on the formation and nature of the soil of Kentucky*, insérés dans les *Transactions philos. Soc. of Philadelphia*, 1<sup>er</sup> vol., nouvelle série, pag. 174, année 1818.

partout des débris de végétaux autrefois engloutis par les eaux; et de là il vint à Philadelphie, où il continua le cours que faisait le docteur BARTHON. Le gouvernement voulut lui donner le titre de professeur, mais il le refusa constamment, trop heureux, disait-il, de payer à la patrie de FRANKLIN et de WASHINGTON un léger tribut de reconnaissance, et d'initier, en s'amusant, la jeunesse dans les mystères de la science des plantes. La mort de BARTHON ne changea point la résolution de CORRÉA; il continua d'occuper la chaire de botanique jusqu'en 1816.

A cette époque, la carrière politique qu'il avait vu s'ouvrir devant lui en 1797, et qui servit de prétexte aux calomnies, aux bruits absurdes que se permirent ses ennemis, l'arracha définitivement aux sciences. Il accepta les fonctions de ministre plénipotentiaire du Portugal aux Etats-Unis, en 1816; il en a rempli les devoirs jusqu'en 1821, qu'il revint à Lisbonne occuper des charges politiques auprès du gouvernement. Il était conseiller d'État, membre de la junte des finances, et député aux Cortès, quand il est mort, le 11 septembre 1823, âgé de soixante-treize ans.

CORRÉA DE SERRA était doué du caractère le plus aimable. Son cœur, ami des hommes, ne connut jamais la haine; jamais il ne s'est rappelé une injure, mais il conserva le souvenir du bien qu'il avait reçu. Riche de faits recueillis dans ses nombreux voyages, riche d'observations qu'il avait obtenues d'un travail assidu, de méditations profondes, sa conversation était attachante, aussi agréable qu'instructive. Il contait avec beaucoup de grâce, parlait et écrivait plusieurs lan-

gues modernes avec facilité. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris lui est redevable de divers objets curieux qu'il envoya de Philadelphie.

Il a écrit sur l'agriculture des Arabes en Espagne un morceau d'autant plus curieux qu'il fait connaître le traité complet que cette science doit à EBN-EL-AWAM, et celui sur la culture particulière des arbres par KUT-SAMI (1); on lui doit aussi un mémoire sur deux espèces jardinières de rutabaga confondues jusqu'alors (2).

Tous les articles de la *Biographie universelle* relatifs à des Portugais, et insérés dans les cinq premiers volumes, sont de CORRÉA DE SERRA. On trouve aussi de lui de très-bons morceaux de littérature et d'histoire portugaises dans les *Archives littéraires* (3).

Ami de cœur de BROUSSONNET, les Linnéens ont voulu que CORRÉA DE SERRA appartint à la Société qu'il avait fondée. C'est un hommage de la reconnaissance auquel cet illustre correspondant a été fort sensible; il aimait mieux, m'écrivait-il, devoir cet honneur au souvenir de l'ami qu'il n'a cessé de regretter, que de le devoir à ses travaux. Cette modestie n'empêchera point que ses travaux ne fassent époque dans la science, surtout ceux qui ont trait à la carpologie. Les botanistes lui en ont donné un témoi-

(1) *Archives littéraires*, tom. II, pag. 239 et suiv.

(2) Ce mémoire fut fait de moitié avec CELS; il tend à prouver que le navet de Suède appartient au *Brassica napus*, et le chou de Laponie, au *Brassica oleracea*.

(3) Sur l'état des sciences et des lettres en Portugal, *Archives littéraires*, tom. I, pag. 63; sur les vrais successeurs des Templiers et sur leur état actuel, *idem*, tom. VIII, pag. 273.

gnage, en lui consacrant, de son vivant, un genre dans la famille des rutacées, et qui fait partie de l'octandrie monogynie. Le genre *Correa* a été créé en 1805, par SMITH; il est composé d'un petit nombre d'espèces, toutes fournies par des arbrisseaux à feuilles opposées, entières, sans stipules, à fleurs axillaires, croissant sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et dont plusieurs font l'ornement de nos jardins d'été.



NOEL-DANIEL LANDREAU, membre auditeur de la Société Linnéenne, correspondant de celle d'agriculture du département de la Charente, naquit à Angoulême le 25 mars 1802, où il a rendu le dernier soupir, dans les bras d'un père et d'une mère qui l'aimaient tendrement, le 6 du mois de novembre 1823, à la suite d'une phlegmasie intestinale. Cette maladie lui fut occasionnée par une trop grande application aux sciences naturelles, pour lesquelles il manifesta, dès l'âge de onze ans, un goût très-prononcé. Il avait déjà recueilli les papillons, les pétrifications et les plantes de son département, lorsqu'il vint à Paris chercher un nouvel aliment à son désir d'apprendre, et y suivre tous les cours qui pouvaient le perfectionner dans la culture des sciences, agrandir les idées qu'il avait déjà conçues, et donner de la force, de l'étendue aux connaissances pratiques qu'il avait acquises. Il a laissé un herbier de près de 6000 plantes et fait adopter l'usage de la faux à rateau des environs de Paris aux cultivateurs de la Charente. Tous les Linnéens ont regretté ce jeune savant qui donnait les plus hautes

espérances et réunissait toutes les qualités d'un bon cœur.

---

JEAN-BAPTISTE CULLET DE MONTARSIER naquit à Belley, département de l'Ain, le 8 février 1753; jeune encore il fut nommé maître particulier de la maîtrise des eaux et forêts des pays de Bresse, Bugey et Gex. Cette fonction utile lui donna le goût le plus prononcé pour les expériences en agriculture; il s'y livra dès l'année 1774, et n'a pas cessé depuis lors de s'en occuper. Il a singulièrement contribué à l'amélioration des forêts dans son pays, l'un des plus favorisés en bois de toute la France, et où les sapins rivalisent en force et en beauté avec ceux du nord de l'Europe. On lui doit en partie les progrès que l'agriculture a faits dans le département de l'Ain, par ses nombreux essais sur les prairies artificielles, les dessèchemens des marais, la culture de la vigne, celle des mûriers et du ver fileur, dont la soie forme une des principales productions de l'arrondissement de Belley, depuis un demi-siècle que le savant docteur BARBERET introduisit cette branche d'industrie dans la Bresse. CULLET a surtout aidé à la propagation de plusieurs blés et graines du printemps; il n'a rien écrit et s'est contenté de cultiver et d'exciter par son exemple ses voisins à adopter les méthodes nouvelles. Il était correspondant de la Société depuis le 6 décembre 1821, et cessa de vivre le 3 décembre 1823, âgé de soixante-dix ans.

---

THOMAS-EDWARD BOWDICH, chef des missions anglaises en Afrique, correspondant de la Société Linnéenne, naquit le 12 mars 1794. Dès ses premières années il se dévoua tout entier aux voyages de découvertes ; il était entraîné par les relations qui arrivaient chaque jour de cette vaste contrée que l'on a nommé l'Océanie, et surtout par les entreprises hardies tentées pour conquérir à la science cette vieille Afrique, où la main du temps a imprimé les profondes stigmates des plus grandes vicissitudes physiques ; où deux races d'hommes bien distinctes, l'une nègre caractérisée par un nez aplati et des lèvres proéminentes, l'autre ayant les traits européens, et dont la couleur varie depuis le brun plus ou moins foncé, jusqu'au noir le plus brillant, se sont constamment livré des combats atroces, des guerres d'extermination ; où enfin la civilisation paraît être descendue des hautes montagnes de l'Éthiopie, en Egypte, en Grèce, en Italie, et sur toute la terre autrefois défrichée par les Celtes et les Scythes. Les îles nombreuses et les grands continens sortis du sein du vaste Océan parurent au jeune Bowdich moins importants à connaître que l'intérieur de l'Afrique. Le dévouement et le courage extraordinaire que demandent les voyages dans ce pays ignoré depuis tant de siècles, excitaient l'émulation, préoccupaient tous les esprits, alimentaient un enthousiasme que la mort tragique de nombreux investigateurs ne pouvait éteindre. Il sembla même augmenter le besoin du succès à mesure que les obstacles physiques devenaient plus grands, à mesure que les tentatives faites avaient une issue malheureuse. Des expéditions nou-

velles furent tentées depuis les dernières années du XVIII<sup>me</sup> siècle. Les unes dirigées par l'Égypte, le Fezzan, l'Atlas, et la mer de sables brûlans que l'on nomme le *Désert de Sahara*, coûtèrent la vie à l'entrepreneur W. BROWNE, à l'infatigable HORNEMAN, à mon jeune ami RITCHIE, au brave LION; les autres, ouvertes par le Sénégal, la Gambie, le Calabar et le Congo, ajoutèrent à la liste de tant de victimes infortunées les noms de HOUGHTON, du major PEDDIE, du capitaine CAMPBELL, du médecin COWDRY, de MUNGO-PARK, de NICHOLS, et des naturalistes qui accompagnèrent le capitaine TUCKEY.

C'est averti par ces résultats funestes, par ces morts nombreuses, que le jeune BOWDICH arrive au cap Coast-Castle, sur la côte de Guinée, le 1<sup>er</sup> mars 1817, attaché, comme chargé de recherches scientifiques, à l'expédition politique que le gouvernement anglais envoyait alors dans ce comptoir nouvellement fondé. Heureux de se trouver là où tant de voyageurs ont échoué, il brave avec audace un climat embrasé, des mœurs sauvages, un sol qui cache d'affreux reptiles, qui exhale incessamment des miasmes putrides. Son courage croît avec les dangers qui l'entourent; ses yeux suffisent à peine pour voir, pour étudier les végétaux gigantesques, variés et nouveaux qu'il rencontre à chaque pas; pour observer les êtres qui pullulent autour de lui, depuis l'homme que l'esclavage, la superstition, la paresse et la misère rendent si abject, jusqu'au mouton privé de cornes, qui, au lieu de laine, n'offre plus qu'un poil brun, rude, plus ou moins long. Il étudie tout, l'effrayant crocodile, les termites qui élèvent

leur demeure en hautes pyramides dans les forêts solitaires et sur le bord des fleuves; l'aigrette dont les plumes font un objet de commerce considérable; et la multitude des autres oiseaux dont le plumage reflète les couleurs de l'or, de l'azur et de la pourpre. Rien n'échappe à son œil observateur, tout fournit à son avidité d'abondans sujets de méditations.

Tout-à-coup BOWDICH est enlevé à ses recherches en histoire naturelle. Une guerre à mort déclarée entre les Fantées, nation habitant les bords de la mer, et les Ashantées, nation puissante et guerrière située dans l'intérieur des terres, menaçait de ruiner les premiers et par suite les établissemens anglais de la Côte-d'Or. Déjà le fer et le feu avaient détruit les villages des Fantées; déjà ce peuple était indignement mutilé, quand la maladresse du chef de l'expédition partie du cap Coast-Castle le 22 avril 1817 faillit décider le massacre de tous les blancs. Jusque là, BOWDICH marchait en simple auxiliaire; il voit le danger de ses compatriotes, son cœur en frémit, et par sa présence d'esprit, par son énergie, par un noble dévouement, il rétablit l'harmonie et conclut un traité d'alliance en faveur de la Grande-Bretagne avec les redoutables Ashantées. Il faut lire les détails de cette affaire dans l'ouvrage qu'il a publié en 1819, sous le titre de : *Mission from Cape-Coast-Castle to Ashantees* (1).

---

(1) *Mission from to Cape Coast-Castle to Ashantees, with a statistical account of that Kingdom, and geographical notices of other parts of the interior of Africa.* London, 1819; 1 vol. in-4° de 512 p. avec fig.

Cette circonstance périlleuse changea la position du jeune naturaliste. Il se vit aussitôt placé à la tête de l'expédition, et pour ainsi dire lié d'amitié avec une nation conquérante, que j'estime être un reste de de ces anciens Ethiopiens qui, au rapport d'HÉRODOTE, furent dépossédés de leur pays environ six cent trente ans avant le voyage de cet historien, par une colonie égyptienne, et par elle poussés de l'est à l'ouest de l'Afrique. Ce qui le prouve, du moins à mes yeux, c'est, non-seulement l'ensemble du gouvernement des Ashantées, mais encore les mœurs et l'intelligence de ce peuple, dont les traits et le caractère distinctif diffèrent essentiellement de la race nègre de la partie occidentale; ce sont les arts qu'ils possèdent, le tissage, la broderie, la poterie, le travail des cuirs, des métaux, l'orfèvrerie, l'architecture, auxquels ils se livrent avec beaucoup de succès et qui sont étrangers aux nations voisines (1).

Pendant son séjour chez les Ashantées, BOWDICH recueillit des renseignemens importans et nouveaux pour la géographie de l'Afrique intérieure; il a établi des relations précieuses qui nous promettent maintenant la conquête morale de ce vaste continent, et des matériaux immenses pour l'histoire des siècles antérieurs aux annales écrites. L'examen des productions naturelles de la partie du globe la moins connue n'a point été oublié durant cette mémorable expédition.

---

(1) *An essay on the superstitions, customs, and arts, common to the ancients Egyptians, Abyssinians, and Ashantees*. Paris, 1821, n-4°.

versel d'agriculture; Paris, 1 vol. in-8°.

Cet ouvrage a été rédigé avec ROMME, DAURENTOX, PARMENTIER, CELS et autres.

1798. — Du choix des arbres à consacrer aux sciences et aux beaux-arts. (*Décade philosophique*, 3<sup>e</sup> trimestre de l'an VII, pag. 138 et suiv.)

• Ce mémoire a été rédigé de concert avec M. le professeur DESFONTAINES. L'arbre demandé par ANDRÉ THOUIN pour servir de symbole aux sciences était le cèdre du Liban; le platane oriental, chanté par les poètes de l'antiquité, était indiqué par son collègue pour emblème des arts d'imagination et de goût. Au sujet de ce dernier emblème, il y eut une réclamation faite par M. ANDRIEU. « Le nom seul de platane, » disait-il, doit décider de son exclusion dans le choix » qu'on se propose de faire. Donnez aux poètes, aux » artistes, l'acacia, le cytise, le lilas, ou même le » tilleul, qui est aimable, d'un verd doux, et dont la » fleur répand un parfum agréable. Mais pour Dieu, » point de platane!... » M. FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU, alors ministre de l'intérieur, qui avait sollicité ce petit travail, ne donna point de suite à l'intention manifestée.

1801. — Leçons d'agriculture. (Insérées tom. VII et IX du Recueil des séances de l'École normale, in-8°.)

La première partie traite de l'histoire de l'agriculture à partir de la réorganisation des peuples qui suivit la dernière révolution physique du globe, jusques et compris le XVIII<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire, qui fut si grand et que l'on prend tant de soin de calomnier chaque jour. Dans la seconde, l'auteur décrit les instrumens et les diverses opérations de culture. La troisième devait rouler sur les récoltes, qui sont

De retour en Angleterre, en 1819, Bowdich fit connaître le résultat de son premier voyage, et pendant son séjour à Paris, en 1820, il donna successivement une carte du nord-ouest de l'Afrique (1), un essai sur la géographie de cette contrée (2), un tableau comparatif des mœurs, des coutumes, des superstitions et des arts chez les premiers Egyptiens, chez les Abyssins et chez les Ashantées (3), ainsi que des remarques critiques sur ce qu'il reste à faire pour arriver à bien connaître le nord de l'Afrique (4).

Appelé par suite d'un aussi brillant succès à compléter son ouvrage, Bowdich voulut cette fois le rendre plus utile encore en acquérant toutes les lumières qui lui manquaient, et faire des préparatifs qui le missent en mesure de remplir la lacune existante dans les connaissances humaines. On le vit dès lors travailler avec un zèle des plus infatigables, prendre des notes sur tout, solliciter des questions à tous les Corps savans, aux hommes versés dans les profondes études de l'histoire naturelle, des antiquités et de la géographie. Il rédige des manuels à l'usage de ceux qu'il devait former pour l'aider dans son entreprise; il en publie sur les

(1) *A mapp of north-western Africa*, 1820.

(2) *An essay on the geography of north-western Africa*. Paris, 1821, in-8°.

(3) *An essay on the superstitions, etc.*

(4) *An enquiry into the british and french expeditions to Teembo with remarks on civilisation in Africa*.

*The contradictions in PARK's last journal explained, an his astronomical observations in 1796 re-established, by the corrections necessitated by his having reckoned on the 31 st. of april.*

mammifères (1), sur l'ornithologie (2), sur les coquilles vivantes et fossiles (3), et après trois années de recherches et d'études assidues, il quitte la capitale de la France le 2 septembre 1822, il part pour l'Afrique, accompagné de sa jeune épouse, et comblé des vœux de tous ceux qui cultivent les sciences.

Il s'arrête quelque temps à Madère, dont il dresse la Flore, et où il découvre au milieu d'une masse de coquilles terrestres et marines, un fossile jusqu'alors inconnu, présentant un assemblage de tubes cylindriques imitant un tronc d'arbres et des branches; il arrive en janvier 1823 au pays des Ashantées, où il avait laissé des souvenirs touchans et honorables comme homme, comme habile négociateur et comme savant. Il reçut un accueil flatteur de la part des colons et de la part des naturels. Sa position comme chef politique de l'établissement de Cape-Coast-Castle, les bonnes relations qu'il s'était ouvertes avec les indigènes, le zèle, le talent et le courage qu'il avait déployés dans son premier voyage, tout présageait de son séjour en Afrique les plus heureux résultats. Déjà il exploitait les rives limoneuses de la Gambie, déjà il marchait vers Tombouctou, dont on parle de manières si étran-

(1) *An analysis of the natural classifications of mammalia, for the use of students and travellers.* Paris, 1821; in-8°, avec quinze planches lithographiées.

(2) *An introduction of the ornithology of CUVIER, for the use of students and travellers.* Paris, 1821, avec vingt-une planches lithographiées contenant 263 fig.

(3) *Elements of conchology including the fossil genera and the animals.* Paris, 1822, in-8°, avec planches lithographiées.

ges, et se promettait de braver les plaines où des flots de sables sans cesse tourmentés par les vents détruisent tout principe de vie, lorsque la mort vint, le 10 janvier 1824, mettre un terme à de si hautes espérances, vint arrêter au milieu de son cours une vie active, une vie dévouée aux sciences.

Ainsi périt BOWDICH, à peine âgé de trente ans ! Puisse sa mort ne point arrêter le noble mouvement que ses découvertes avait déjà imprimé aux esprits investigateurs ! Puisse cette circonstance douloureuse ne point laisser perdre pour l'histoire naturelle les nombreuses observations qu'il avait faites depuis son retour sur cette terre où l'Europe compte tant d'illustres victimes !

En annonçant la mort du doyen des membres honoraires de la Société Linnéenne, je n'ai point à retracer les angoisses d'un homme luttant contre la mort, je n'ai point à parler de ces maladies aiguës qui dévorent l'existence et rendent si pénible le dernier jour de la vie : le vénérable JUGE DE SAINT-MARTIN a terminé sans douleur sa longue et utile carrière ; sa fin a plutôt été un sommeil prolongé qu'un véritable trépas. C'est un flambeau qui s'est éteint. Deux jours avant de payer sa dette à la nature, on l'a vu errer dans ses jardins, visitant les plants nombreux de sa pépinière, et donnant encore quelques soins à ce petit bois (1) qu'il planta

---

(1) Ce bois situé au domaine du Puidieu, près Saint-Martin, contient quatre sétérées de Limoges, ou 204 arcs. Le terrain, léger

le 24 mai 1822 en mémoire de LINNÉ, auquel il rendit toujours un hommage sincère.

JACQUES-JOSEPH JUGE DE SAINT-MARTIN, décédé à Limoges le 29 janvier 1824, à cinq heures du soir, était né dans la même ville, le 16 septembre 1743. Issu d'une famille très-ancienne, son éducation fut tournée vers une fonction, long-temps le patrimoine de ses ancêtres, celle de conseiller au présidial, qu'il a occupée pendant seize ans avant la révolution. A cette époque mémorable, désirant se rendre utile à son pays, il professa durant plusieurs années l'histoire naturelle, et présida aux progrès lents, mais certains, de l'agriculture dans le département de la Haute-Vienne. Il dut faire beaucoup pour obtenir peu avec des laboureurs qui végètent tristement sur une terre avare, sans songer à corriger les vices de leurs anciennes pratiques, sans songer à élargir la sphère de leurs idées. C'est à lui que ce pays est redevable de la pomme-de-terre, dont les bienfaits ne furent réellement reconnus que lors des disettes affreuses et homicidement préparées de 1794 et de 1816.

Adonné par goût à l'agriculture, il eut, dans le temps où les autres pensent aux plaisirs, le bon esprit de se livrer aux plantations, aux semis de bois, et d'assurer

---

et en pente, n'a pu admettre que le châtaignier pour essence. Il a aussi des pins, des bouleaux et des hêtres. Au nord et au couchant il est pressé par d'anciennes plantations; une prairie le borde au levant, un petit ruisseau au midi. Vers le milieu surgit une source qui traverse tout le bois : c'est là que sur un autel rustique, on voit le buste de LINNÉ, dont la Société a fait don à cet effet à M. JEAN-AIMÉ JUGE DE SAINT-MARTIN, fils du défunt, et son correspondant.

à sa vieillesse des jouissances pures, des jouissances de tous les instans, et à ses enfans une richesse réelle. En peu d'années, il quadrupla, de la sorte, la valeur de son héritage sans en étendre les limites. Il attachait d'heureux souvenirs à ses travaux : « Quand je faisais » des semis d'arbres forestiers dans des landes incultes, » m'écrivait-il le 15 août 1822, il fallait leur donner » un nom; c'était tantôt celui d'un ami ou d'un parent, » mais toujours celui d'un bienfaiteur de l'humanité, » tels que BROUSSONNET, D'AGUESSEAU, TURGOT. Cet » usage, je l'ai adopté de mes pères. Les semis, m'a- » joute-t-il, convertis ensuite en taillis, durent plusieurs » siècles sur nos montagnes granitiques, pourvu qu'ils » soient bien aménagés; et lorsque ces bois sont détruits, » le nom reste toujours au champ qui les a portés : té- » moin un enclos que je possède et qui est nommé en » patois limousin *clos d'Hérem*, ce qui veut dire clos » de l'Ermite, parce que réellement un ermite vint » autrefois l'habiter. Ce clos est entouré de bois taillis » qui paraissent très-vieux, etc. »

En 1788, il a publié un *Traité de la culture du chêne*; en 1790, une *Notice des arbres et arbustes du Limousin*; et de 1789 à 1794, il envoya le résultat de ses observations météorologiques à la Société d'agriculture de Paris, qui en a enrichi les volumes qu'elle faisait imprimer (1).

Tandis que ses mains étaient sans cesse occupées à diriger la charrue, à manier la bêche, à multiplier les

---

(1) La suite de ces mêmes observations, qui s'arrête seulement avec l'année 1823, est demeurée inédite.

essais en agriculture, son âme s'élançait dans le domaine de la haute philosophie; nourri des grandes pensées sorties de la plume des anciens et des modernes les plus vénérables, il écrivit pour les jeunes gens de 18 à 20 ans, un livre intitulé : *Théorie de la Pensée* (1), dans le but de diriger leurs études sur eux-mêmes, et pour leur apprendre l'art d'ajouter des expériences aux expériences déjà connues, de se former à l'habitude de tout observer, et de disposer leur esprit à la recherche de la vérité, dont les sciences viennent ensuite ouvrir plus facilement le sanctuaire. « La science de l'homme intellectuel n'est guère plus avancée que du temps de PLATON. La politique des tyrans, et le zèle outré des ministres de l'autel, ont tellement subjugué l'esprit humain, que dans les climats même où l'échelle morale de l'homme est le plus étendue, il n'a pas osé franchir les limites qui lui étaient rigoureusement prescrites. Voilà pourquoi les mots de nos langues modernes ne semblent destinés qu'à exprimer les propriétés de la matière. »

A la même époque, il imprima sous le titre de *Proposition d'un congrès de paix générale* (2), un écrit dans lequel, s'élevant plus haut que le bon abbé de SAINT-PIERRE et l'éloquent J.-J. ROUSSEAU, il appelle toutes les nations du globe à une sainte confédération, afin de mettre un terme à la désastreuse manie des conquêtes, de donner à chaque état une sûreté nécessaire au développement de son industrie, d'ouvrir toutes

---

(1) Un volume in-8°. Paris, 1806.

(2) Un petit vol. in-18. Limoges, an VII (1798).

les voies au commerce, à la confiance, et de renfermer dans des limites justes le pouvoir exécutif de chaque gouvernement. Les hommes ne connaissent pas encore assez leurs intérêts, n'apprécient pas encore assez et leurs droits et leurs devoirs réciproques pour consentir à un projet aussi philanthropique.

Il s'aperçut bientôt que ses nobles rêveries n'étaient point de saison; il en gémit, et son âme trouva de la consolation à penser qu'un jour, ces deux utiles ouvrages trouveraient du crédit auprès d'une génération moins dévorée par l'ambition, moins âpre à l'argent et aux prétendues grandeurs.

Revenant à l'agriculture, il se rit du ton brillant qui l'avait ébloui dans le monde, et il montre combien sont différentes les jouissances que l'on goûte au sein de sa famille, au milieu de ses cultures, en peignant une métairie où tout annonce l'ordre, l'économie, le bon emploi du temps et les bénéfices réels qui naissent de cet accord parfait des bras et des volontés (1).

En 1808, JUGE DE SAINT-MARTIN s'amusa à écrire une brochure dans laquelle il examinait quels étaient les causes et les effets des *changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges, depuis une cinquantaine d'années*; et comme il y attachait peu de prix, il n'en fit imprimer que cent exemplaires. Ce petit livre produisit une vive sensation. Tout le monde s'y retrouvait, chacun voulut le lire, chacun voulut le posséder. En 1817 parut une seconde édition, entière-

---

(1) *Description pittoresque d'une métairie du département de la Haute-Vienne. Limoges, 1806, petit in-12.*

ment refondue, et augmentée d'une nouvelle partie, non moins piquante que la première, puisqu'elle traite des *préjugés et des usages singuliers accrédités dans le département de la Haute-Vienne* (1).

En 1812, il répondit par un petit poëme en vers libres *sur la vie champêtre*, à une dame qui, le voyant braver toutes les inclémences de l'air pour se livrer habituellement à la culture des arbres de toute espèce, lui avait dit qu'il devait, avec des goûts aussi simples, être l'homme le plus heureux de son département. Sa réponse offre le portrait d'un sage qui fait le bonheur de tout ce qui l'approche et trouve le sien en voyant croître la plante qu'il a semée et prospérer en vertus les fils formés à ses leçons.

L'art de bien observer les végétaux dans toutes les phases de leur existence, porta JUGE DE SAINT-MARTIN à des expériences singulières. Il a appelé l'attention de la Société Linnéenne sur le mouvement de la sève et sur ses relations intimes avec le cours du soleil (2); la note qu'il lui a adressée sur les moyens d'avoir des fruits agréables sans recourir à la greffe, a été communiquée par circulaire à tous les membres et correspondans; mais son importance lui donne nécessairement place ici :—

» Une graine d'arbre, par exemple de poirier, se compose de quatre parties, l'écorce qui noircit lors de la maturité, la pellicule, les lobes et le germe; cette

(1) Un vol. in-8° de 300 pag. Limoges, mai 1817.

(2) Voyez mon *Compte rendu des travaux de la Société Linnéenne pour l'année 1822*, en tête du II<sup>e</sup> vol. des Mémoires, pag. liij.

dernière partie se sous-divise en radicule et plumule.

» La sève qui circule dans ces différentes parties, y trouve des couloirs disposés de façon à la changer en feuilles, en écorce, en liber, en bois, en moelle, en fleurs, en fruits et en graines.

» Quand l'on sème une graine après lui avoir enlevé son écorce noire, sans blesser la pellicule, on obtient également un arbre, quand même on enlèverait la pellicule et même les lobes; mais dans ce dernier cas l'arbre languit, et ne parvient jamais à sa hauteur ordinaire.

» On peut donc enlever un des couloirs de la graine, notamment celui de l'écorce noire, sans que son organisation soit par trop dérangée. Alors toute la sève se porte dans les autres parties, et l'arbre se trouvant privé de l'action qu'aurait eue sur lui le couloir amputé, s'il avait été conservé, doit éprouver un changement quelconque dans ses productions.

» En effet, j'ai semé des marrons (provenus d'un arbre greffé sur châtaignier sauvageon), dont j'avais enlevé l'écorce noire: ils m'ont donné des arbres de leur espèce, tandis que si j'avais semé les marrons entiers, ils ne m'auraient donné que des arbres sauvages.

» Si nous appliquons cette opération aux graines de poirier, ou à toute autre graine, le résultat sera-t-il le même? c'est ce qu'il s'agit d'éprouver dans la saison convenable; je vais m'en occuper.

» Mais mon grand âge ne me permettra pas d'en voir le résultat, et il serait dommage qu'une aussi belle expérience restât en chemin. J'ai l'honneur d'inviter la

Société Linnéenne de Paris, à laquelle je me glorifie d'appartenir depuis son origine, à l'entreprendre en grand. Elle en sentira tous les avantages, sans que j'aie besoin de les exposer ici : le plus remarquable de tous, est que l'usage de la greffe pourrait se perdre sans pour cela que les fruits cessassent de devenir tous naturellement excellens par les soins des cultivateurs.

» Je me propose de mettre, le soir, tremper les graines dans de l'eau, ou encore mieux dans du lait, comme on le fait pour les graines de melon; elles gonfleront pendant la nuit; le lendemain j'enlèverai adroitement leur écorce noire, et je les semerai de suite. Je tiendrai registre des espèces semées, et des localités qu'elles occuperont.

» Pour connaître, le plus tôt possible, le succès que j'aurai obtenu, je grefferai les poiriers sur coignassier, les pommiers sur paradis, etc.; au bout de trois ou quatre ans, ces arbustes greffés donneront du fruit qui, selon toute apparence, sera de l'espèce primitive. »

Je ne puis qu'inviter tous les amis de l'agriculture, à répéter ces expériences et à ne me laisser ignorer aucun des faits qu'ils recueilleront. La Société Linnéenne saura gré du zèle que l'on montrera dans l'appel qu'elle fait à l'amour éclairé pour les choses d'un intérêt réel. Notre but à tous est d'être utiles, nous ne le serons véritablement qu'en travaillant à augmenter les richesses de notre patrie, en profitant des ressources que nous découvre l'esprit d'investigation qui caractérise notre âge, et qu'en montrant, par notre exemple, le bonheur que l'on goûte à faire du bien aux hommes, à se livrer à l'étude et à bien employer le peu de temps

que nous devons passer sur cette terre trop souvent douloureuse.

L'homme indépendant, dont toutes les heures sont la propriété de son cœur et de son esprit, ne connaît point les rivalités des ambitieux, encore moins les bassesses des jaloux et des calomniateurs; heureux de l'emploi de sa journée, il respire une joie pure et la partage avec tous ceux qui l'entourent. L'humour douce et toujours égale de notre vénérable confrère le firent rechercher en tout temps, même à cet âge où la plupart des hommes sont souffrants, chagrins, à charge aux autres et à eux-mêmes. Extrêmement simple dans ses mœurs, dans ses habitudes, il a dû une vieillesse exempte d'infirmités à un régime sobre et quelquefois un peu sévère. Il avait conservé religieusement les habitudes de ses pères; l'heure de ses repas fut la même durant toute sa vie, et la mode ne put jamais lui faire sentir son influence si despotique. L'emploi de son temps était tracé pour chaque journée; il n'y manqua jamais.

Quoiqu'il combattit les traditions ridicules, disons mieux, disons comme lui, les niaiseries que les siècles passés nous ont pompeusement transmises, et dont on encroûte trop souvent l'enfance, il était pénétré que sa vie devait cesser lorsqu'il aurait atteint son quatorzième lustre, parce que, selon le dicton vulgaire, *on doit mourir de la mort de ses parens, et à l'âge où ils sont morts*, et que, vérifiant les papiers de sa famille, il y voyait que tous ses aïeux ont vécu 80 ans, que leur genre de vie était celui qu'il avait adopté, qu'il avait le même tempérament qu'eux. Cette erreur, bien

excusable sans doute, puisqu'elle s'est vérifiée et qu'ici elle n'a rien de contraire à la morale publique, n'a point altéré la gaîté franche de JUGE SAINT-MARTIN. Un an avant sa mort, il ordonna de déposer sa dépouille mortelle dans le tronc d'un des sapins que sa main avait semés, et qui avait atteint à la grosseur nécessaire pour fournir le cercueil et le couvercle pris dans le même morceau. Ses volontés ont été religieusement exécutées.

Véritable philosophe, ami sincère de son pays, il a fait tout le bien que peut faire un homme instruit, zélé et jouissant de cette autorité que donnent les vertus publiques et privées. Il a contribué à répandre les lumières dans un département naguère en retard de plus d'un grand siècle; il a donné une existence à son agriculture; il a fourni aux sciences des faits utiles et ouvert aux pauvres, par le travail, des ressources durables qu'ils étaient loin d'espérer.

Je manquerais à sa mémoire, si je ne rapportais, en finissant ces lignes que son amitié pour moi réclamaient de mon cœur, les vers gracieux qu'il adressa six ans avant sa mort à l'arbre chéri dans le corps duquel on a renfermé ses dépouilles mortelles, aujourd'hui déposées au lieu de Saint-Martin, très-ancienne propriété de sa famille, située à 4 kilomètres de Limoges.

« Lorsque je te semai dans ma tendre jeunesse,  
 « O superbe sapin ! je ne prévoyais pas  
 « Que tu pourrais si tôt couronner ma vieillesse,  
 « Et que tu servirais le jour de mon trépas.

» Déjà ton riche tronc passe mon espérance ;  
 » Les autans déchainés n'ont pu le renverser :  
 » Et mes bras affaiblis n'oseraient embrasser  
 » Le trop vaste contour de ta colonne immense.

» Quand Nelson eut détruit un superbe vaisseau,  
 » Il voulut jusqu'au bout jouir de la victoire ;  
 » Il donna l'ordre exprès de creuser son tombeau  
 » Dans le grand mât qui fut le témoin de sa gloire.

» Mais sa main, comme moi, ne l'avait pas semé,  
 » Ses yeux, distraits ailleurs, ne l'avaient pas vu naître ;  
 » Moi, plus heureux que lui, j'ai su te donner l'être,  
 » Et, depuis ce moment, je t'ai toujours aimé.

» Dès que je sentirai venir ma dernière heure,  
 » En toi, j'irai creuser moi-même mon cercueil ;  
 » Tu me verras mourir, et borner mon orgueil  
 » A trouver dans ton sein ma funèbre demeure.»

La Société d'agriculture, des sciences et des arts de Limoges, a, par l'organe de son savant secrétaire M. ARDENT, payé un juste tribut à la mémoire de celui de ses membres qui fut le plus distingué, le plus ardent, et pour ainsi dire le moteur secret de tous ses travaux.

GEORGES-LOUIS-MARIE DU MONT DE COURSET naquit à Boulogne-sur-Mer, le 16 septembre 1746. Son éducation fut très-soignée, il fit de brillantes études au collège du Plessis, à Paris, qui jouissait alors d'une excellente réputation. A la culture des langues anciennes il joignit celle des sciences exactes qui donnent de l'a-

plomb au jugement, et des beaux-arts qui charment la vie et servent de délassemens à de plus importants travaux.

Destiné à l'état militaire, il y entra à l'âge de dix-sept ans et arriva bientôt au grade de capitaine de cavalerie. Envoyé au pied des Pyrénées, il voit un nouveau monde s'étendre à ses yeux; à chaque pas il découvre des plantes qu'il ne soupçonnait point; il se sent comme inspiré, et en un instant le voilà botaniste, étudiant avec ardeur *TOURNEFORT* et *LINNÉ*, et ses savans successeurs. Il résolut dès lors de se dévouer à l'aimable science; il quitte le service, se marie, et, retiré dans le domaine de ses pères, il forme ces admirables jardins dont il a donné les plans et décrit toutes les productions dans le *Botaniste-cultivateur* (1).

Ces jardins sont situés à 25 kilomètres ou 5 lieues de Boulogne-sur-Mer; consacrés à l'étude de la botanique, aux essais de culture et de naturalisation des plantes exotiques de pleine terre, des arbres fruitiers et forestiers, ainsi qu'à la propagation des végétaux de simple agrément, ils renfermaient 3600 espèces de végétaux de toutes les températures, distribuées de manière à flatter l'œil par la diversité des ports, par la variété des feuilles, des fleurs et des fruits, ou par des contrastes propres à intéresser et à instruire. Les plantations ont été commencées en 1784 et en 1788, et le jardin n'a

---

(1) Cet ouvrage, que le monde savant accueillit avec une sorte d'enthousiasme, a eu deux éditions; l'une en 3 volumes in-8°, Paris, 1802, et l'autre, en 6 volumes, publiée en 1811, avec un supplément formant un septième volume.

reçu la forme qu'il avait au 7 juin 1824, jour de la mort de DU MONT DE COURSET, qu'en 1792 et 1794. Les serres étaient belles, longues en totalité de 52 mètres ou 160 pieds, mais beaucoup trop resserrées à raison du nombre d'individus qu'elles renfermaient. La masse des châssis était de 39 mètres ou 120 pieds. Mais ce qui manquait à ce vaste domaine, c'étaient des eaux courantes, c'était un ruisseau qui en animât toutes les parties : on ne pouvait s'y procurer que de l'eau de pluie. Un autre inconvénient : quoique placé près des frontières de la Belgique et de l'Angleterre, son accès était difficile au voyageur par la nature même de la localité, par l'éloignement des grandes routes et l'intempérie presque sans cesse menaçante. Quoi qu'il en soit, DU MONT DE COURSET y fit de très-grandes choses; il y a rendu des services signalés à l'agriculture et à la botanique; il y a créé ce recueil précieux où le botaniste-cultivateur trouve réunie la pratique la mieux réfléchie à la théorie la plus profonde.

Là, DU MONT DE COURSET a passé sa vie entière au milieu de sa famille, de ses plantes et de ses livres; là, il a goûté tous les charmes de la paternité, tous les plaisirs de la retraite, tous les avantages de l'existence, que l'on apprécie mieux à la campagne que dans ces foyers de corruption, de tracasseries et d'ambition que l'on nomme cités. Chaque jour il visitait ses plantes et veillait sans cesse pour deviner leurs besoins; une d'entre elles lui donnait-elle pour la première fois une fleur, il ne la quittait pas qu'il n'eût fixé sur le papier sa beauté fugitive. Il dessinait fort bien, et il a laissé dans le genre iconographique un porte-feuille

très-précieux et renfermant plus de 15 à 1800 plantes. La musique et la littérature partageaient le temps qu'il appelait celui de ses délassemens. Sa correspondance était très-étendue, et ses lettres renfermaient toujours des choses importantes. Celles que j'ai reçues de lui sont du plus haut intérêt sous le rapport de la science. Il jugeait les hommes avec indulgence et les livres avec sévérité : quand on écrit pour le public, il faut de la bonne foi, de la simplicité et des faits nouveaux bien observés, et généralement les livres de nos jours sont loin de présenter ce triple cachet : on écrit pour faire de l'argent, on fait des livres avec des livres, et l'on ne craint point de donner pour sien ce qui appartient à des auteurs peu connus ou morts en laissant leurs travaux inédits.

Pendant les tempêtes politiques de 1793, Du MONT DE COURSET fut arraché à ses jardins et conduit dans les prisons que les factions à l'étranger peuplaient à chaque instant des hommes les plus indépendans, des hommes les plus utiles à la patrie; mais, grâces aux sollicitations d'ANDRÉ THOUIN, et de quelques savans aussi francs, aussi loyaux, il fut bientôt rendu à ses pénates qu'il ne quitta plus. Quand le botaniste-cultivateur du Courset parlait de cet événement, il disait : « Ce fut une des plus singulières circonstances de ma » vie; je n'eusse eu, sans elle, à montrer qu'une exis- » tence monotone, qu'une existence toujours heureuse. » L'erreur et le crime étant liés aux grands événe- » mens politiques, je n'ai pu me fâcher de me voir un » moment leur victime. »

En 1784, Du MONT DE COURSET avait publié sur

*l'agriculture du Boulonnais et des cantons maritimes voisins* un mémoire qui contribua à changer la face agricole de ce pays; de 1786 à 1789, il a fourni dans le recueil de la Société d'agriculture de Paris des *Observations géorgico-météorologiques* du plus haut intérêt et dont les remarques, relativement à la végétation, aux récoltes, aux bestiaux et aux insectes, étaient puisées dans une étude approfondie des choses. Il a enrichi la *Feuille du Cultivateur*, les *Annales de l'agriculture française*, et surtout la *Bibliothèque des Propriétaires ruraux*, de plusieurs articles qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir et profit. En 1798, il a donné une petite brochure ayant pour titre : *Météorologie des cultivateurs, suivie d'un avis aux habitants des campagnes sur quelques-uns de leurs préjugés*.

Il appartenait à l'Institut comme correspondant, à la Société Linnéenne comme membre honoraire, et à une foule de compagnies savantes comme associé. Il est mort avec la satisfaction de l'honnête homme qui a utilement employé son temps et ses connaissances.

On avait répandu le bruit qu'après sa mort les beaux jardins de Courset seraient détruits, et que la charrue rendrait aux graminées un sol tout couvert de fleurs et d'arbres étrangers. Ce bruit est une injure faite à la fille de l'illustre botaniste-cultivateur et à M. DE COUPIGNY, son époux. Tous deux ils regardent comme un devoir de la piété filiale de conserver intact le théâtre des pensées, des plaisirs, des utiles travaux et de la gloire de leur père.

LOUIS REYNIER, l'un des membres de la Société Linnéenne de Paris, lors de sa première fondation en 1788, et correspondant depuis sa restauration en 1820, naquit à Lausanne en Suisse, en 1762, où il est mort, le 17 décembre 1824, âgé de soixante-deux ans, succombant à une maladie de peu de jours. Sa vie intérieure fut toute aux sentimens d'un bon époux, d'un bon père, d'un bon ami, aux études solides et à l'activité intellectuelle la mieux soutenue; sa vie extérieure au contraire fut tourmentée de mille manières et pour ainsi dire sans fixité positive. Cependant, tandis que l'une le plaçait au rang des savans, l'autre le montrait tantôt à la tête d'une maison de librairie à Paris, tantôt dirigeant ses propriétés rurales comme agriculteur, ensuite comme administrateur, enfin comme citoyen dévoué à la cause de son pays.

Fort jeune, il se fit connaître par des poésies qui annonçaient du génie et une imagination heureuse; puis il se voua aux sciences physiques et publia un *Mémoire sur le feu et sur quelques-uns de ses principaux effets* (1); mais la botanique dans ses applications à l'économie rurale arrêta son choix, et dès lors il s'y livra tout entier. Les *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse* (2) et l'interminable entreprise de l'*Encyclopédie méthodique* (3) devinrent

(1) Un vol. in-8°. Lausanne, 1787.

(2) De cet ouvrage, entrepris par REYNIER et STRÜVE, il n'a paru qu'un seul volume. Il a été imprimé à Lausanne en 1788, in-8°.

(3) Il a particulièrement travaillé au *Dictionnaire d'agriculture*. Les articles *Broussure* et *Climat* sont les deux plus remarquables.

le théâtre de ses investigations et le dépôt des pensées qu'elles lui inspiraient.

Des sociétés savantes s'empressèrent de l'associer à leurs travaux. Il visita successivement et son pays et la Hollande, où il demeura un peu plus d'une année; puis il vint en France pour s'y livrer à ses études favorites et profiter des lumières des savans qui feraient le charme de la capitale s'ils vivaient entre eux avec plus d'intimité, et s'il régnait véritablement dans leur commerce cette bonhomie, cette sincérité, qui attachent chez un petit nombre. Un instant il revoit encore ses pénates, se marie et vient s'établir à Garchy, dans le département de la Nièvre, où il avait acquis un domaine.

Il y passa plusieurs années, occupé de travaux agricoles, et jetant les bases de ce grand et bel ouvrage, qu'il a malheureusement laissé incomplet, sur l'économie politique et rurale des plus anciens peuples connus.

En 1799, quand la mémorable expédition française en Egypte fut résolue, Louis REYNIER s'y trouva des premiers employé. Elle flatta le but de son ambition : il partit avec joie, espérant bien profiter d'une circonstance aussi belle pour le développement de l'ouvrage qu'il avait conçu et pour découvrir de nouveaux faits. Arrivé dans cette contrée, dont on n'avait jusqu'alors décrit que les gigantesques monumens, il l'explore dans tous les sens, sous le triple rapport physique, moral et politique. La place de directeur des revenus en nature et du mobilier national, et les fonctions de conseiller au conseil privé d'Egypte, qui

lui sont successivement confiées, le mettent à même de recueillir sur l'économie rurale et politique de l'Egypte et des Arabes, ses voisins, ses conquérans et ses victimes, les données précises qui avaient manqué à tous les voyageurs jusqu'à lui. La *Décade philosophique* (1), la pâle *Revue* (2) qui lui a succédé en 1806, le *Courrier de l'Egypte* et la *Décade égyptienne* (3), ainsi que les *Mémoires sur l'Egypte* (4), renferment de lui de nombreux articles sur les sujets différens qui se présentaient sans cesse à ses yeux avides de découvertes.

LOUIS REYNIER supporta courageusement les désastres que la perfidie et la trahison firent peser sur l'armée française, il revint à Garchy, au sein de sa famille, fatigué, appauvri, mais riche de connaissances que le droit affreux de la guerre n'avait pu lui ravir, et qu'il exploita plus tard pour sa grande entreprise et dans le

(1) De l'état politique de l'Egypte, an X, nos 12 et 13. — Sur les charrues des anciens, an XII, n° 3. — Sur le byssus, n° 11. — Conjectures sur les anciens habitans de l'Egypte, n° 23. — Sur les pyramides d'Egypte, n° 32.

(2) Sur le sphinx qui accompagne les pyramides, an XIII, n° 10. — Sur le dieu Chasse-mouche, an XIV. — Sur la plaine de Senaar, 1806, n° 2. — Sur l'interdiction des fèves dans quelques initiations anciennes, 1807, n° 2.

(3) Ces deux recueils imprimés au Kaire renferment plusieurs mémoires; je n'ai pu me les procurer.

(4) Cette collection publiée, petit in-4°, dans les années VI, VII, VIII et IX, renferme, de L. REYNIER, le tome III des observations sur le palmier-dattier, et sur la méthode de caprification usitée sur le figuier-sycomore; le tome IV des considérations générales sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible.

livre, plein de faits, qu'il publia en 1807 sur la domination des Romains en Egypte (1).

Peu de temps après son retour en France, il fut appelé à Naples pour aller organiser les Calabres selon le régime imposé à ces pays par la conquête. Il avait fait ses preuves en Egypte; il obtint ici de nouveaux, de brillans succès. Il fut ensuite, comme conseiller d'état, chargé de la surintendance générale des postes.

Les instans qu'il avait de libres, il les employait à explorer sous le rapport de la botanique et de la numismatique ces régions tant de fois célèbres pour leurs productions variées, pour les grandes révolutions politiques dont elles furent le théâtre et pour les hommes illustres qui y donnèrent naissance à ces systèmes de philosophie qui partagent les hommes et où germèrent les premiers rudimens de la grande réforme religieuse que terminèrent LUTHER et CALVIN.

Bientôt LOUIS REYNIER dut s'occuper à donner à l'administration forestière une organisation nécessaire. Il y avait de nombreux abus à détruire, un ordre rigoureux à établir partout, une marche régulière à imprimer aux rouages de cette partie importante des revenus de l'état : il fut heureux dans cette entreprise, et le bien qu'il fit alors est encore sensible, malgré la paresse, la routine et la tyrannie qui tendent sans cesse à détruire les institutions utiles.

L'affreuse pête politique qui ébranla l'Europe en 1814 et en 1815, cette époque épouvantable des

---

(1) *De l'Egypte sous la domination des Romains*; Paris, 1807, in-8°.

fastes français, détruisit en un instant toutes les espérances de LOUIS REYNIER. Il se retira à Lausanne, et il vit avec reconnaissance ses compatriotes lui offrir l'intendance des postes du canton de Vaud. Il en remplit les devoirs avec un zèle d'autant plus vif, qu'il désirait payer le service qu'on lui avait rendu : il était parvenu à rendre cette branche des revenus publics moins onéreuse aux citoyens, dans le même temps qu'elle enrichissait l'Etat.

Dès qu'il eut recouvré le calme si nécessaire aux méditations du cabinet, il fit successivement paraître plusieurs parties de son grand ouvrage. En 1818, il donna le volume relatif aux Celtes, aux Germains et aux autres peuples situés au nord et au centre de notre vieille Europe; en 1819, celui qui concerne les Perses, les Phéniciens, et toutes les nations qui ont fleuri, sous différens noms, dans les contrées renfermées entre l'Euphrate et l'Indus, la mer Caspienne et le golfe Persique; en 1820, celui sur les Arabes, les Juifs et les peuplades asiatiques qui furent témoins de la révolution à la fois religieuse et politique successivement opérée par MOÏSE, par HIRÉSUS et par MAHOMET; enfin en 1823, il publia le volume consacré aux premiers Ethiopiens, aux Egyptiens et aux Carthaginois. Il s'occupait de l'impression d'un cinquième volume sur les Grecs, lorsque la mort vint rompre la trame de ses jours; mais comme le manuscrit était entièrement terminé, il est à présumer que sa famille ne nous le laissera pas désirer long-temps.

Le but de cet ouvrage important était d'offrir sur les plus anciens peuples un corps d'histoire politique

et morale, unique en son genre, en examinant avec une attention sérieuse leurs travaux agronomiques, en en suivant les phases de grandeur et de calamité depuis les premiers âges de la civilisation connue jusqu'à l'époque avilissante où le colosse du despotisme romain s'écroula sous ses propres ruines; l'auteur voulait montrer l'influence publique et secrète qu'exercèrent sans cesse sur les peuples l'action du gouvernement, celle des ministres des autels, celle des crises politiques qu'enfantent la tyrannie, la faiblesse ou de coupables condescendances, et celle plus grave, quoique moins sentie d'abord, des fautes en administration, du mauvais emploi des deniers de l'Etat. Dans les volumes imprimés, quoique souvent abandonné par les monumens historiques et par les traditions, LOUIS REYNIER a su faire servir au présent les leçons du passé, et jeter un large rayon lumineux sur des époques mal vues, sur des peuples mal jugés, sur de vieilles causes encore existantes et jusqu'ici fort mal appréciées. Il est fâcheux qu'il n'ait pu traiter des âges moins anciens, qui ont de si grands rapports avec celui où nous vivons.

Nommé conservateur des antiquités du canton de Vaud, il en a enrichi la collection de plusieurs morceaux précieux; il a contribué à l'établissement de la Société cantonale des sciences naturelles, et montrait par son assiduité aux séances l'intérêt qu'il prenait à sa prospérité: il regardait à juste titre comme sacrée l'obligation consentie, lorsqu'on entre dans un corps savant, d'en soutenir la gloire et d'en maintenir les statuts.

La mort d'un fils qu'il chérissait tendrement, qu'il

explorations, et augmenter la masse des faits qu'il rassemblait. Formé par les leçons et aidé des sages conseils du bon abbé TROUFFLAUT, alors professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Nevers, il vint, en 1800, se perfectionner à Paris. Il y suivit avec avidité et une assiduité constante les divers cours qui, chaque journée, ont lieu au Muséum d'histoire naturelle; mais il s'attacha de prédilection aux leçons du modeste HAUX, à celles de géologie que donnait FAUJAS DE SAINT-FOND, et surtout aux travaux de l'homme de génie qui, à la lueur du flambeau de l'anatomie comparée, recréa les nombreuses espèces d'animaux fossiles dont notre globe recèle les débris.

Au milieu de ses études, BOURDET fut comme surpris par la loi de la conscription; il lui fallut aussitôt, en 1805, quitter le paisible domaine des sciences naturelles pour suivre le tumulte des camps et courir les hasards de la guerre. Cependant son goût dominant pour les choses utiles le suivit sous les drapeaux de la victoire, et il consacra aux recherches géologiques et à l'observation le peu de loisir que lui laissait la vie active de soldat. Une fleur, un insecte, une pierre le délassaient des plus rudes fatigues : ils le reportaient aux jours où, sous les auspices d'illustres professeurs, il sondait les secrets de la nature, il apprenait à constater ses phénomènes si variés, et cherchait à pénétrer l'histoire de ses nombreuses révolutions. Ces instans délicieux redoublaient son courage et l'excitaient de plus en plus aux méditations profondes.

En 1808, il revint un instant à Paris, apportant une

abondante récolte en tous genres des contrées qu'il avait parcourues. Il était uniquement occupé à classer ces divers objets, quand, tout-à-coup, en 1809, il fut obligé d'aller rejoindre la grande armée en Allemagne. Il vit alors la Bohême et la Croatie, où rien n'échappa à ses yeux investigateurs. Il goûta des jouissances pures, et dont il parlait toujours avec un nouveau plaisir, sur les rochers qui bordent la Moldau, sur les bords suaves de la Culpa, de la Save et de l'Una, où les fleurs abondent, et où la terre découvre à celui qui sait l'interroger les médailles d'un monde, plus d'une fois, et à des intervalles plus ou moins longs, envahi par les eaux de l'Océan.

Fait prisonnier, lors de la retraite désastreuse de Moscou en 1813, il obtint la permission de parcourir une bonne partie de la Russie, les monts Ourals, où le pin cembro élève sa tige droite et svelte à plus de vingt-cinq mètres de haut, et toute la Sibérie, dont le sol fertile et très-varié demanderait des bras libres pour être plus productif encore. En 1814, il revit la Pologne, visita la chaîne des Krapacks, la Hongrie, la Transylvanie, le pays de Bannat qu'arrose le Danube, la Sclavonie, l'Autriche et la Bavière.

De retour en France, en 1815, son service d'officier d'état-major l'appela en Corse, où il résida jusqu'en 1817. Plus calme, et ayant à lui beaucoup plus de temps, il se mit à explorer cette île sous tous les rapports. Bientôt, il eut singulièrement enrichi ses collections, et arraché aux brèches osseuses des environs de Bastia des restes d'animaux que les natura-

listes avant lui n'avaient point encore observés. Il les a décrits avec soin (1). Il a fourni sur la situation agricole de cette contrée très-intéressante des renseignemens qui confirment ceux déjà publiés (2), et indiqué des moyens d'amélioration propres à produire de grands résultats : ce mémoire, remis au ministère de l'intérieur, est demeuré sans effet; il dort dans les cartons avec d'autres projets non moins utiles.

En 1819, BOURDET entreprit un voyage en Suisse, dans la vue d'exploiter en géologue instruit ce pays sur lequel on a tant écrit, et sur lequel il reste encore beaucoup à dire, particulièrement sous le rapport de l'histoire physique et des productions naturelles.

A cette époque il publia un ouvrage ayant pour titre : *Mémoire sur les qualités et les connaissances que doit avoir un naturaliste voyageur* (3), excellent écrit, où il indique les moyens de recueillir, de conserver et d'expédier le plus sûrement et le plus économiquement possible les objets d'histoire naturelle, et où il donne un traité complet de taxidermie. Durant l'année 1820, il rassembla de nombreux matériaux sur les ichthyodontes (4), les odontholites, les fougères que l'on voit empreintes dans les schistes, ainsi que sur les tortues fossiles et les ossemens qui constituent le Mont de la

(1) Ce mémoire sera imprimé dans le IV<sup>e</sup> volume des Mémoires de la Société.

(2) Voyez les *Considérations sur l'état de l'agriculture en Corse*, que j'ai publiées en 1809 à Paris, in-8°.

(3) Un vol. in-8°. Berne, 1820, avec une planche lithographiée.

(4) Cet ouvrage est sous presse, il paraîtra en 1825 à Genève.

Molière, l'un des points culminans de la Suisse centrale (1).

Ce fut aussi en 1820, qu'il tenta les 18, 19 et 20 août de gravir au sommet du Mont-Blanc, où le célèbre HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE monta le premier. Cette expédition dangereuse, qui promettait de belles expériences de physique, de physiologie, de géologie et de botanique, faillit coûter la vie aux cinq voyageurs et aux quinze guides, compagnons de BOURDET; trois guides périrent sous une longue avalanche de neige, BOURDET fit une chute qui nécessita pour lui, en 1821, une opération des plus douloureuses, et devint trois ans plus tard la cause de sa mort prématurée. Les tristes résultats de cette ascension ont laissé pour long-temps de fâcheux souvenirs dans la délicieuse vallée de Chamouny (2).

En 1822, BOURDET revint un instant en France; de là, il passa en Angleterre, où il séjourna très-peu de temps à cause du climat qui ne convenait nullement à sa santé cruellement altérée, et avant la fin de l'année, il était de retour à Genève, où il publia ses *Recherches sur les ichthyosiagones ou plaques maxillaires de poissons*, qu'il avait vues dans ses voyages, et découvertes au Mont-Voirons, en Savoie, et dont, le premier, il sut véritablement reconnaître la nature : les autres

(1) Plusieurs de ces différens mémoires seront insérés dans les volumes suivans de la Société Linnéenne.

(2) La relation de cette tentative infructueuse se trouve dans le II<sup>e</sup> volume des Mémoires de la Société.